

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 7

Artikel: Barbet Schroeder : artisan du monde
Autor: Wolf, Rafael
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)


Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Barbet Schr



Réalisateur polyglotte aux origines multiples, Barbet Schroeder construit depuis plus de trente ans une œuvre cohérente composée autant de documentaires que de films hollywoodiens. Modeste mais rigoureux, le réalisateur du «Mystère von Bulow», de «La vierge des tueurs» et du récent «Calculs meurtriers» s'affirme ainsi comme un subtil artisan au style foncièrement réaliste.

Par Rafael Wolf

Qu'on le veuille ou non, la cinéphilie c'est classer, hiérarchiser. Et si les critères d'évaluation, heureusement, ne sont pas les mêmes pour tous, chacun peut s'entendre sur la distinction entre ce qu'il est d'usage de nommer, péjorativement, les faiseurs ou les techniciens, les auteurs ou les artistes – soi-disant garants d'un cinéma noble –, et enfin les artisans, dont on aime à reconnaître la qualité du travail tout en les privant du prestige accordé aux cinéastes plus «sérieux». Si les premiers peuvent parfois briller au détour d'un film, la frontière qui sépare les seconds des troisièmes n'a cessé d'être remise en cause par l'histoire même du cinéma.

Peu enclin à courir après un statut d'artiste, Barbet Schroeder est l'un des rares réalisateurs contemporains encore capables de dépasser une hiérarchisation

Barbet Schroeder sur le tournage de «Before and After» (1995)

Schroeder

artisan du monde

somme toute discutable. Entre l'Europe et Hollywood, entre cinéma d'auteur et cinéma commercial, entre films indépendants et gros budgets, il a su créer le pont qui est à la base d'une œuvre dont la richesse reste encore trop ignorée.

Un touche-à-tout

Né à Téhéran en 1941, de nationalité française, alignant des origines luxembourgeoises et même genevoises, installé depuis 1987 aux Etats-Unis, Barbet Schroeder est l'exemple parfait d'un citoyen du monde. Que son œuvre n'ait cessé d'explorer des territoires différents, autant géographiques que cinématographiques, n'étonne dès lors pas vraiment. Ce goût du changement apparaît d'ailleurs comme une récurrence fondamentale chez ce cinéaste qui se plaît à déclarer qu'il aime faire, à chaque nouveau projet, le contraire de ce qu'il avait élaboré dans le précédent.

Cet esprit touche-à-tout, c'est à Paris qu'il commence à le forger. Il fréquente d'abord la Sorbonne, en philosophie, puis devient reporter et photographe avant de s'improviser critique aux *Cahiers du cinéma*. Là, il rencontre les futurs créateurs de la Nouvelle Vague, avec qui il débutera. Mais, comme Alain Resnais, Schroeder ne sera jamais assimilé à ce mouvement. D'abord attiré par la production, il crée en 1963 sa propre compagnie, Les Films du losange. Il produit notamment les premiers Contes moraux d'Eric Rohmer, ainsi que les films de Jacques Rivette et Jean-Daniel Pollet à leurs débuts, tout en jouant à l'occasion pour ses amis cinéastes. En 1969, il se lance dans la réalisation avec «More», symbole de la génération hippie, suivi trois ans plus tard par «La vallée», autre film *trip*. Accompagnés tous deux d'une partition musicale des Pink Floyd, ces témoignages de l'esprit de l'époque ont respectivement pour thème la drogue et le retour à l'état de nature.

Un cinéaste entomologiste

D'emblée, Schroeder dévoile son penchant pour les sujets forts, il évite pourtant la démonstration didactique grâce à

un réalisme quasi ethnographique, parfois très dérangeant. C'est donc en toute logique que le cinéaste réalisera deux documentaires d'exception: «Général Idi Amin Dada» (1974), portrait glaçant du dictateur africain et réflexion sur la notion du pouvoir, ainsi que l'insolite «Koko, le gorille qui parle» (1977), récit d'un singe à qui l'on apprend le langage des sourds-muets qui met en lumière les relations intimes entre l'homme et l'animal. Schroeder s'arrange aussi pour insuffler un caractère documentaire à ses fictions, comme dans «Maîtresse» (1975), histoire d'amour atypique explorant le monde du sadomasochisme où il contourne le cliché en filmant des séances authentiques de bondages et de sévices. Pour «Tricheurs» (1983), analyse du déclin d'un joueur professionnel, il s'inspire d'un fait divers. Et si certains lui reprochent des sujets trop dictés par la mode ou l'actualité, Schroeder réussit toutefois à convaincre grâce à son regard foncièrement réaliste.

La période américaine

En 1987, Barbet Schroeder s'installe aux Etats-Unis et réalise «Barfly» d'après un scénario autobiographique de Charles Bukowski. Une formidable plongée dans l'univers des alcooliques avec Mickey Rourke et Faye Dunaway dans les rôles principaux. Abordant tous les genres avec une facilité d'adaptation déconcertante, le réalisateur se fond sans peine dans le monde d'Hollywood. Il s'essaie avec succès au film d'enquête (le vapoureux et envoûtant «Mystère von Bulow / Reversal of Fortune», 1990), au thriller psychologique («JF partagerait appartement / Single White Female», 1992; «L'enjeu / Desperate Measures», 1997) et au policier avec «Kiss of Death» (1994). Seule ombre au tableau, l'injustement méconnu «Before and After» (1995) – mis au placard par une distribution approximative – analyse sans pathos d'une famille détruite par une affaire de meurtre juvénile.

Schroeder confirme son goût pour les marginaux, les inadaptés sociaux ou les per-

sonnages souvent *borderline* et parvient à glisser sa finesse européenne dans des scénarios hollywoodiens calibrés. Tirant de ses sujets le maximum de leur potentiel, il préfère rendre compte de l'ambiguïté de ses héros plutôt que tomber dans le manichéisme et la démagogie. Son approche, carcétaire, n'est pas celle d'un juge ou d'un jury, mais d'un enquêteur désireux de comprendre la complexité des histoires qu'il raconte.

Retour en Colombie

Tourné en vidéo numérique dans des conditions documentaires aux antipodes d'Hollywood, «La vierge des tueurs» (2000) confirme cette optique tout en dénotant la volonté de renouvellement du cinéaste. Cette parenthèse colombienne ne doit rien au hasard, puisque Barbet Schroeder retrouve avec ce film le pays dans lequel il vécut de 6 à 10 ans.

Un retour aux sources dont le résultat, magnifique, immerge le spectateur dans la violence générale de Medellín, à laquelle il mêle une histoire d'amour homosexuelle très émouvante. Schroeder livre une œuvre existentialiste dont chaque personnage semble en perpétuel sursis.

Son dernier film, «Calculs meurtriers» («Murder by Numbers», 2002), récit d'un meurtre gratuit commis par deux adolescents bourgeois, prouve encore une fois la mobilité du cinéaste, qui poursuit l'exploration sans fard de la société américaine actuelle. Si l'apparente modestie artistique de Schroeder lui a toujours valu une réputation discrète, il serait temps pourtant de reconnaître l'importance et la singularité de son travail, largement sous-estimé. ■

Voir aussi la critique de «Calculs meurtriers» en page 25.